



Quels rapports entretient-on avec l'image de son père, quand on est le fils ou la fille d'une célébrité. Pour ouvrir cette série, rencontre avec Marie-Luce Felber, fille du président de la Confédération

La fille du président

VOLET 1 A 35 ans, Marie-Luce Felber n'a vraiment rien de la fille à papa. De son père conseiller fédéral, elle dit le plus grand bien, elle consent même une moue quasi admirative quand il s'agit d'estimer sa carrière politique, mais elle ne marche pas pour autant dans les traces paternelles. Si Marie-Luce admet devoir à son père «un regard social sur la société et un certain sens de la justice», ainsi qu'une ouverture à l'expression artistique, elle s'est toujours tenue à l'écart de la politique. La question n'a donc jamais été pour elle de se faire un prénom, ce qui ne signifie pas que son nom soit aujourd'hui facile à porter dans le chemin difficile qu'elle a choisi.

Marie-Luce n'avait que 17 ans (papa était encore maire du Locle) quand elle a mis les voiles, quittant sa famille, la ville de son enfance et le Gymnase de La Chaux-de-Fonds pour satisfaire à l'incertaine ambition de devenir comédienne. Débuts plutôt chaotiques. A 20 ans, elle joue à Genève «des choses complètement marginales» avec Claude Stratz, audace qui lui vaut, comme elle dit, «d'être shootée du Conservatoire». «J'avais 21 ans, se souvient-elle, et j'étais totalement livrée à moi-même. Grâce à quelques relations que je m'étais faites dans le milieu du cinéma, j'ai commencé à tourner des courts métrages, une craquée de courts métrages.»

Goût de l'écriture

«Entre théâtre et cinéma, sa carrière va ensuite son bonhomme de chemin. Elle joue sous la houlette d'André Steiger, est engagée par la Comédie du temps de Benno Besson, ce qui la mène à tenir un rôle important dans une pièce de Tchekov mise

en scène par le Lyonnais Martinelli, puis à Paris où elle s'installe et vivra pendant 6 ans, avant de revenir à Genève en 1990. Côté cinéma, on la voit dans *Sauve qui peut la vie* de Godard, dans *No man's land* de Tanner, ainsi que dans un film de Schüpbach.

Sa carrière n'est pas rectiligne comme celle de son père (mairie du Locle, Conseil d'Etat neuchâtelois et Conseil fédéral). Marie-Luce Felber a notamment connu un «trou». Cette femme indépendante élève seule sa fillette de deux ans, maternité qui a contribué à ralentir son activité. Loin d'y avoir tout perdu, elle y a trouvé le goût de l'écriture de scénarios, puis celui de la réalisation. En 1989, elle réalise d'après son propre scénario un premier court métrage, «A tire-cœur». Elle gagne une bourse qui lui permet d'écrire son premier long métrage, actuellement en cours de production, tandis qu'elle tourne à Moscou, en qualité de réalisatrice, un scénario de son cru pour une série européenne.

Le poids d'un nom

Comment empêcher que les gens ne soupçonnent quelque favoritisme chaque fois qu'elle décroche une subvention? Marie-Luce Felber ne cache pas son irritation: «Comme j'ai un métier public, on évoque aussitôt mon père dès qu'on parle de moi. Cette assimilation automatique me fait parfois tiquer. Je me demande d'ailleurs si cela ne m'a pas porté ombrage. Il y a des gens que ça énerve que je sois la fille d'un conseiller fédéral. Certains hésitent à m'engager par crainte d'être ensuite accusés de faire du favoritisme. C'est assez flagrant dans le cinéma, parce qu'il faut passer par des commissions pour obtenir des subventions fédérales. Des gens



«Aujourd'hui, je me demande si mon père ne m'a pas inconsciemment poussée vers la comédie.»
Photos Erling Mandelmann/Ruedi Keller

m'ont avoué qu'ils renonçaient à inscrire mon nom dans une distribution pour cette raison. Le contraire existe aussi: mon nom figure dans des dossiers pour des projets dont j'ignore tout, leurs auteurs espérant ainsi obtenir de l'argent plus facilement. C'est un point que je devrais examiner de plus près, mais j'ai la nette impression que le fait d'être la fille de René Felber complique plutôt ma vie de comédienne et de réalisatrice.»

Pour elle, le bilan est donc clair: elle ne tire aucun avantage personnel de la situation paternelle. Et quant à imaginer que sa vie matérielle serait après tout dépourvue de soucis, Marie-Luce Felber réplique tranquillement: «Financièrement, je suis totalement indépendante. C'est même plutôt dur. En moyenne, je vis avec 3000 francs par mois avec ma petite fille.»

Réglée la question des soi-disant privilèges, Marie-Luce Felber parle toujours avec tendresse de ses parents. «Quand je suis partie, si jeune, ils ont eu peur comme tous les parents. Aujourd'hui, je me demande si mon père ne m'a pas inconsciemment poussée vers la comédie. Au fond, est-ce si éloigné? Il y a le rapport au

public. Gosse, j'allais parfois écouter les discours de mon père.» Sa sœur cadette, elle, travaille en professionnelle dans les coulisses, comme maquilleuse de cinéma et de théâtre.

Parmi les choses qu'elle doit à son éducation, Marie-Luce n'hésite pas à mentionner une sensibilité politique qui la porte nettement à gauche, en tant que citoyenne. Et quand on lui demande si l'image paternelle a influencé son développement, Marie-Luce Felber rigole: «Non, pas du tout. Il n'y a d'ailleurs pas si longtemps que mon père est conseiller fédéral, et je ne suis pas sûre qu'il y ait là matière à modèles. Mais je ne me suis pas développée non plus contre l'image paternelle. Depuis qu'il est ministre des affaires étrangères, nous nous voyons moins souvent. Mais j'aime toujours le retrouver. Nous ne manquons jamais de sujets de conversation et nous nous racontons vraiment beaucoup de choses. Chez mes parents, le dialogue n'a jamais été un vain mot.»

Jean-Bernard Vuilleme

PROCHAIN VOLET

France, métier: Brel